

Ville de Liège

Commandement Militaire
de la Province de Liège

Province de Liège



asbl ROI ALBERT I



vzw KONING ALBERT I



Avec le soutien de
Met de geldelijke steun van



Loterie Nationale
créateur de chances 6

Avec le soutien de
Met de geldelijke steun van



EDITEUR RESPONSABLE :
VERANTWOORDELIJKE UITGEVER:
MICHEL CAILLET, RUE BRANCHE PLANCHARD, 104 à B-4000 - LIEGE

REPRODUCTION INTERDITE SAUF ACCORD DE LA REDACTION
REPRODUCTIE VERBODEN, TENZIJ MET TOELATING VAN DE REDACTIE

L'Editorial du Vice-président

A des années-lumière de l'écume médiatique, ce qui nous tient à cœur, c'est la pérennité de la Belgique, la vie et la dignité de nos concitoyens, y compris des moins visibles, des oubliés, de ceux à qui n'est pas toujours accordé le respect qu'ils méritent... Ainsi, ce prisonnier de guerre du premier conflit mondial, cette famille de Résistants flamands (car ils ont été bien plus nombreux qu'on ne tente de nous le faire croire) et ce roi Léopold III qu'un soi-disant historien, membre indigne de l'Académie Française, charge de tous les péchés du monde... Ainsi, ces TRES NOMBREUX porte-drapeau du Nord de notre pays lesquels, avec un calme et une audace admirables, osent, de nos jours, déployer nos couleurs nationales et braver, si nécessaire, une opinion publique fortement sollicitée par le populisme qu'a stigmatisé notre Souverain...

2012. En marge de la crise, du chômage, des fermetures d'entreprises, de la paupérisation galopante, des assassinats d'enfants, les Mayas nous ont offert un message fort : pas l'annonce de la fin du monde, mais une espérance à vivre, à faire grandir : nouveau jour, nouvelles énergies, nouvelle harmonie ! Un message qui résonne avec celui de Noël...

Merci à toutes et tous pour tous les beaux moments de fidélité, de solidarité vécus ensemble et de patriotisme épuré de sensiblerie.

Que l'année 2013 soit comblée de ces enchantements qui donnent envie de bouger. Pour plus de justice, plus de bonheur pour tous, plus de fraternité chaleureuse.

Que votre santé vous permette de vous montrer plus vivants que jamais !

Meilleurs vœux,

Robert Thonon.

ASBL ROI ALBERT I

Comité d'Honneur

Président:

Le Gouverneur de la Province de Liège

Membres:

Le Commandant Militaire de la Province de Liège

Le Bourgmestre de la Ville de Liège

Le Président du Comité d'Entente des Groupements Patriotiques de Liège

Conseil d'Administration

Président: Michel CAILLET

Rue Branche Planchard, 104, B-4000 - LIEGE

Tél/Fax : 04 – 246 22 61 - Portable : 0474 – 119 185 - Courriel : michel.caillet@live.be

Vice-Président: Professeur Robert THONON

Avenue J. Merlot, 127, B-4000 – LIEGE

Tél. : 04 – 343 45 98 - Portable : 0478 – 190 023 - Courriel : r.thonon@skynet.be

Secrétaire: Commandant Hre Alain PELZER

Chemin de Sluse, 74, B-4690 – GLONS

Tél.: 04 - 286 40 21 - Courriel: claudepelzer@hotmail.com

Trésorier: Marc KLEPPER

Rue de Fize le Marsal, 22, B-4351 - HODEIGE

Tél. : 019 - 58 79 32 - Portable: 0495 – 249 625 - Courriel: marc.klepper@mil.be

Webmaster

Lieutenant-Colonel Hre Yves TINEL

Rue des Vennes, 84, B-4020 – LIEGE

Courriel : yves@tinel.be

Trésorerie

Compte Fortis n° 001 - 4913753 – 03

IBAN : BE21 0014 9137 5303

asbl Roi Albert 1^{er}

Rue de Fize le Marsal, 22 à B-4351 – HODEIGE

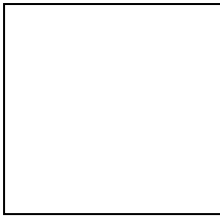
⇒ Cotisations 2013 de l'asbl Roi Albert 1^{er}

La cotisation pour l'année 2013 reste fixée à 10 € minimum. **Somme qui reste intégralement en notre possession.**



Si vous voyez un point rouge, c'est que nous n'avons pas encore reçu votre paiement 2012.

La cotisation est à verser au compte FORTIS 001 – 4913753 – 03 (IBAN : BE21 0014 9137 5303) de l'asbl, Rue de Fize-le-Marsal, 22 à 4351 – HODEIGE.



Déjà, nous vous remercions de la confiance que vous nous donnez.

Marc KLEPPER

Trésorier asbl

⇒ Site Internet

Vous n'ignorez pas que l'asbl a un site web sur lequel vous pourrez obtenir tous les renseignements possibles sur notre association, sur le Roi Albert 1^{er}, sur la grande guerre, etc... Si vous avez des documents ou photos ou d'autres objets qui pourraient figurer sur ce site, nous vous demandons de prendre contact aux deux adresses suivantes :

Michel CAILLET

Président

Rue Branche Planchard, 104 à 4000 – LIEGE

Courriel : michel.caillet@live.be

OU

Lieutenant-Colonel Hre Yves TINEL

Webmaster

Rue des Vennes, 84 à 4020 - LIEGE

Courriel : yves@tinel.be



SITE WEB: www.albert1er.be

Merci d'avance.

79^e anniversaire de la mort du Roi Albert I

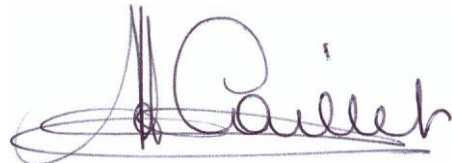
Nous avons l'honneur et le plaisir de vous convier à participer à la cérémonie d'hommage aux membres défunts de la Famille Royale en général et au Roi Albert 1^{er} en particulier organisée à l'occasion du 78^e anniversaire de Sa mort qui aura lieu le mardi 19 février à 14 heures sur l'Esplanade du Monument au Pont Albert 1^{er} à Liège. Cette Manifestation aura lieu en présence des autorités civiles et militaires et des représentants des nations alliées au Roi Chevalier.

Le protocole sera le suivant:

1. 13H30: Accueil des autorités principales
2. 13H45: Rassemblement des Porte-Drapeaux + Musique + détachement + enfants
3. 14H00 :
 - a. Mise en place des différents détachements civils et militaires
 - b. Accueil de l'emblème du Bataillon
 - d. Discours du Président
 - e. Dépôts de fleurs à la Plaque des Forteresses
 - f. Dépôts de fleurs à la Statue équestre dans l'ordre suivant :
 - g. Lever des Couleurs des Nations Alliées + Hymnes Nationaux
 - h. Départ des détachements (les autorités restent en place)
 - i. Fin

L'asbl serait particulièrement fière et heureuse de pouvoir vous accueillir à cette occasion et vous en remercie dès à présent très sincèrement.

Dans l'attente de votre inscription, nous vous prions de croire à nos sentiments les plus amicaux.



Michel CAILLET
Président du Conseil d'Administration

FORMULAIRE DE REPONSE

JE SOUSSIGNE :

participerai à la cérémonie du 19 février prochain à Liège OUI*- NON*

serai accompagné(e) de mon (ma) conjoint(e) : OUI* - NON*

Si votre association ou vous, souhaitez déposer des fleurs, merci de bien vouloir le signaler :

Je déposerai des fleurs à la Statue Equestre : OUI*- NON*

Nom du déposant (de l'association) :

Titre exact :

Pour des raisons d'organisation et de protocole,
nous vous demandons de bien vouloir rentrer ce formulaire
au siège social de l'asbl

pour le 10 février au plus tard

* : biffer les mentions inutiles

Souvenirs d'Allemagne - Ce que fut en général la vie réelle des Prisonniers de Guerre 1914-18.

PRÉFACE

Monsieur Ramaekers nous présente un résumé de ses souvenirs de captivité.

Relation très intéressante et, comme le dit l'auteur, dénuée de toute prétention, sans recherche de l'effet.

Le ton y est toujours cordial avec la pointe d'humour et de sentimentalité qui caractérise tout vrai Wallon.

Ce petit livre sera lu par tous les Anciens de la Grande Guerre et il serait désirable qu'il le fût également par nos jeunes générations afin qu'elles mettent tout en œuvre pour éviter le retour de pareilles misères.

Général A. Jones.

A mon fils Marcel

1914 ! Année lointaine ! Pour beaucoup déjà tu n'es qu'un fugitif souvenir. Cependant hélas ! Ils sont nombreux ceux qui ne peuvent l'oublier ! Le voudraient-ils que les souffrances endurées avec toutes les misères qui en découlent les forcent inévitablement à toujours y penser.

D'un côté, ce sont les prisonniers qui ont eu la chance (si l'on peut dire), de pouvoir sortir de l'enfer de la captivité, de l'autre, ce sont les parents de nos camarades qui sont morts loin de leurs chers bien-aimés.

Les premiers, ceux qui sont revenus, continuent chaque jour à payer un bien cher tribut en récompense de leur abnégation de 1914.

Lisez *L'Invalide Belge*, chacun de ses numéros contient la liste, si longue, hélas ! des combattants qui passent dans un monde d'où on ne revient pas. Lisez les chroniques de nécrologie de toute la presse. Vous constaterez, comme nous ; que les 6/10 des décès sont ceux d'anciens combattants et que, de ces 6/10, la moitié sont d'anciens prisonniers.

Combien aussi y a-t-il d'invalides qui ne touchent aucune pension ? Car ils ne peuvent produire les attestations devant venir d'Allemagne, nos anciens ennemis

ayant tout intérêt de ne pas les délivrer.

Si je me suis décidé à reparler de ce triste passé, c'est tout simplement à la suite d'une conversation avec mon ami Lucien et ayant trait à une question à l'ordre du jour : « Le Chevron du Prisonnier »

J'ai lu plusieurs livres d'anciens, prisonniers. Leur narration est sincère mais aucun n'a décrit avec assez d'ampleur les souffrances subies dans les geôles allemandes.

Je m'empresse de vous prévenir, je ne suis pas écrivain. Ma narration vous sera donc faite dans un style d'écolier.

Toutefois, elle sera sincère. Elle vous égayera parfois mais souvent aussi, elle vous fera frémir. Les faits que je signalerai ont été vécus. Cependant, les personnes évoquées seront mentionnées par des initiales, sauf quelques-unes dont je me ferai un devoir de citer le nom. Ce sera pour celles-là un témoignage de reconnaissance pour le bien qu'elles ont fait durant leur triste séjour en captivité.

Mes souvenirs s'élèveront vers nos parlementaires afin qu'ils se souviennent et ce, avec la certitude que lorsqu'ils m'auront lu, ce seront eux qui défendront la cause de ceux oubliés jusqu'à ce jour.

A. Ramaekers

SUR LA ROUTE D'EXIL

7 août 1914 ! La guerre est déjà de quelques jours. Malgré l'héroïque défense de notre armée, les intervalles sont franchis.

Liège, hélas ! est investi.

Nous comptons déjà de nombreux morts et blessés. Les premiers convois de Belges prisonniers arrivent en ville. Ils sont dirigés vers la Citadelle ou sont placés en otage sur les ponts de la Meuse afin d'en empêcher la destruction par nos forts toujours au combat.

Nos prisonniers redescendent en ville, franchissent le pont Neuf escortés d'un fort contingent des gris-vermine.

Rue Grétry, les habitants, d'un geste unanime, distribuent force douceurs à nos braves victimes du devoir. L'acheminement de cette triste cohorte se continue vers la Chartreuse où, dans les écuries, n'ayant que le fumier comme litière, nos braves pioupioups vont passer la nuit.

J'oubliais de dire que les repas sont pris par cœur, et si ce n'étaient les douceurs reçues en cours de route, c'est le ventre vide que les captifs auraient dû attendre le lendemain.

AUFSTEHEN ! HERAUS ! LOS !

Tel est le réveil des pensionnaires de la Chartreuse. On les range par quatre et en route. Ils marchent vers l'Allemagne. Beyne, Micheroux, Herve, tel est le premier chemin parcouru. Malheur aux retardataires ! Les coups de crosse des gardes-chiourmes redonnent vite de la vigueur aux pauvres éreintés.

Au château de Soiron, une halte est enfin accordée. C'est ici qu'on passera la nuit. Sur le gazon des pelouses ou sous les arbustes, en se collant les uns autres, afin d'avoir moins froid. Nos gars éreintés, à bout de forces, se couchent et s'endorment d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, une vache est dépecée sur place. Les Allemands préparent le fricot. Nous recevons enfin un peu de soupe, un morceau de lard ou de viande. Le triste cortège se remet en route pour Andrimont. Ensival est traversé et, mille fois hélas ! un de nos gars l'est aussi ! le malheureux était sorti un peu trop des rangs. D'un coup de baïonnette, un Boche le couche à terre pour toujours ! (Ce soudard paiera de sa vie son geste de lâche. A la halte suivante, son chef, un des rares hommes de cette armée, le fait coller au poteau. Inutile de vous dire qu'aucun de nous ne se risqua encore de franchir le cordon des chiourmes flanqués à nos flancs.

Verviers nous accueilli avec les pleurs des habitants, comme ceux de Liège, ils nous réconfortèrent et nous accablèrent de douceurs et de boisson.

Sur tout notre parcours nous pûmes remarquer les incendies. De toutes parts, ce n'était que ruine sur ruine et pour nous encourager, nous vîmes, avec regret, défiler l'armée de l'envahisseur avec son charroi innombrable.

Dolhain franchi ! Voici le poteau frontière ; nos cœurs saignaient ; le vide se faisait en nous et c'est tout à fait démoralisés que la foule des insulteurs d'Eupen nous accueillit : (Il est très probable que cette foule pour la plupart des femmes et des enfants, étaient des Prussiens venus accompagner le départ des troupes en marche vers nos régions.)

Ici ce ne fut ni Liège ni Verviers ; les douceurs nous données furent de la boue, des pierres, des injures... On alla même jusque nous cracher à la figure.

Pour nous soustraire à cette meute, on nous introduits dans une église. Là, nous,

recevons un gros morceau de lard pour casser la croûte...

Un train de luxe est en voie de formation pour nous... Il est composé de wagons à bestiaux et équipé de bancs sommaires. Nous sommes embarqués, entassés, et en route pour PADERBORN... notre premier camp en Allemagne.

Notre voyage se fait avec tout le confort imaginable : tantôt un arrêt subit, suivi d'une mise en route aussi brusque qui nous projette les uns contre les autres. A peine pouvons-nous nous adresser la parole. Le Boche de garde nous aboie aussitôt de nous taire.

Nous devons nous borner à regarder défiler le paysage dans la porte laissée ouverte.

Le plus dur pour nous est de voir notre chiourme installer son sac sur le banc en face de lui, l'ouvrir, en retirer pain, viande, etc. et se mettre à manger en prenant soin de bien tout étaler pour exciter notre convoitise à nous, qui n'avons pas le moindre croûton en poche, car le frugal repas qui nous avait été servi à l'église était dévoré depuis belle lurette.

Notre convoi se traîne cahin-caha. De temps à autre, il se gare pour laisser passer ceux des troupes en route vers la Belgique. On arrive ainsi en gare de Düsseldorf. Nouvel arrêt. Sur la voie voisine de la nôtre stationne un train de troupes sur le départ.

Les soldats qui y ont pris place sont ivres-morts. Ils chantent, hurlent et boivent. Pour les ramener à un peu de dignité, on leur signale notre présence. Inévitablement, de nouvelles injures nous sont adressées. Les pauvres inconscients nous défient poings levés... ils se doutent bien peu, les malheureux, où on les conduit. Par bravade ou sous l'influence de la boisson, l'un d'eux grimpe sur le toit de son wagon nous traite de SCHWEINE (cochons), fait le geste de nous couper le cou mais, pour son malheur, son train se met en branle... Le soudard chancelle, bascule et choit sur le rail entre deux wagons dont un lui passe sur le corps.

Nous ne pouvons que frémir devant cette juste punition.

Notre train repart. Le voyage se poursuit sans histoires pour nous qui nous s'appuyons les uns sur les autres et essayons de dormir. Nous sommes réveillés par de grands cris. Le train était arrêté en gare de Cologne. Des femmes et des jeunes filles munies de paniers pleins de victuailles accourent vers nos wagons... nous sommes déjà tout contents de l'aubaine, pensant enfin pouvoir nous régaler. Nous devons hélas ! rapidement déchanter... ces gâteries ne sont pas pour nous. Ce sont nos chiourmes qui remplissent à nouveau leur sac garde-manger ! Heureusement quelques dames

arborant l'insigne de la Croix-Rouge nous apportent quelques sandwichs. Malheureusement, la quantité n'est pas suffisante pour que chacun de nous en puisse profiter. Nous devons partager... Nos portions deviennent très réduites.

Notre convoi s'ébranle à nouveau vers une destination qui nous est inconnue. Je m'endors dans mon coin. Lorsque j'ouvre les yeux, nous sommes arrivés à destination : PADERBORN !

EN CAPTIVITE !

Paderborn ou plutôt Paderborneslager ! fut notre première prison. Comme dans les wagons que nous venions de quitter, on nous entassa dans des baraquements. De tous côtés, nous étions gardés par des sentinelles armées, baïonnette au canon. C'est à peine si nous pouvions nous rendre aux petits endroits pour satisfaire les besoins de la nature, et encore, étions-nous chaque fois accompagnés. Nous reçûmes chacun un croûton de pain ; quelques-uns de nous eurent la chance d'obtenir un peu de café.

Le soir vint: pour nous il fut fort triste. Sans lumière, nous échangeâmes nos premières pensées. Le sommeil fut difficile à venir...

Un coup de feu éclata dans la nuit ! c'était, paraît-il, une sentinelle qui avait tiré sur un prisonnier voulant se rendre aux toilettes...

La nuit s'acheva lugubre... Nous étions tous brisés et harassés. Les Boches nous permirent de nous promener dans le cantonnement. « Enfin ! pensions-nous, nous allons être tranquilles. » Notre déception ne se fit pas attendre. Cette permission nous avait été accordée uniquement pour permettre à la population civile de venir contempler les bêtes curieuses que nous étions devenus.

Nous fûmes harcelés par cette population en délire, qui nous criait : « Luttich kaputt ! Anvers kaputt ! » Les gros mots ne nous furent guère épargnés. D'aucuns nous prenaient même pour des soldats anglais !

Près de nous un groupe discutait en français avec un de mes amis, originaire de Liège (c'était le fils d'un major d'infanterie. Par la suite, cet ami parvint à s'évader après diverses tentatives de fuite).

Je m'approchai afin d'obtenir des nouvelles du pays. A entendre cette conversation, les Allemands avaient déjà conquis toute la Belgique et étaient même en route pour Paris ! Je demandai (sérieusement) si les forts de Bruxelles résistaient toujours. On me répondit qu'ils étaient pris depuis plus de deux jours ! (sic. Il n'y avait pas de forts à Bruxelles) Edifié, je m'éloignais narquois. Je vis un rassemblement de Boches armés, gesticulant et criant (selon leur habitude). Je voulus savoir ce qu'il y

avait. Je m'approchai craintivement. Ces brutes houspillaient deux sous-officiers français, les maréchaux de logis M... et B... deux dragons, qui devinrent mes amis par la suite.

Ces braves Français refusaient de donner leur parole d'honneur de ne point tenter de s'évader, roués de coups, à moitié déshabillés, ils furent fourrés au cachot.

Des civils circulant dans notre camp. Pour quelques marks, ils achetaient à nos camarades, des trophées. Souvenirs de notre passage chez eux, ces trophées étaient des boutons, des ceinturons, des plaques de schako composant nos uniformes.

Nous ne restâmes que quelques jours à ce camp qui, paraît-il, devint un camp de passage !

...Réembarqués vers une nouvelle destinée, nous arrivons à MUNSTER où nous reçoit un triste sire à l'allure de Don Quichotte. Il s'appelait, je pense, ROSWALD, mais nous, nous appelâmes ROSSE-MAN.

Parqués sur une des allées du camp, toujours entourés de nos sentinelles armées, nous subissons une fouille complète. Tout ce que nous avons à prendre, montres, bagues, canifs, pipes, tabac, cigarettes ou argent, en un mot, tout ce que nous avons sur nous nous est enlevé...

Nous sommes ensuite répartis en groupes d'environ cinq cents hommes. A chaque groupe est attribuée une baraque-logement, c'est-à-dire une vétuste écurie en planche.

De chaque côté de ces écuries ; il y a un compartiment réservé au logement de troupe, nos sous-officiers y sont casés. Partagée en deux dans le sens de la longueur, l'écurie est destinée au restant du groupe, chaque partie reçoit ainsi de 200 à 250 hommes.

Ces écuries ne sont pas nettoyées. Le fumier y est toujours. Comme une bête, chacun de nous doit y chercher sa place...

Après nous être sommairement concertés, nous nous groupons par affinités ou par habitants d'une même commune.

Après avoir, des pieds et des mains nettoyé le mieux possible notre nouveau logement, nous nous partageons le semblant de paille que nous ont remis les Boches.

...La nuit fut très froide. Les portes ne fermaient plus ou presque. A moitié pourri, le toit laissait pénétrer le vent... Telle fut notre installation à Münster, où nous restâmes jusqu'en janvier 1915.

Brièvement, je vais retracer les traits saillants de notre premier séjour en cette terre hospitalière.

Après avoir procédé au recensement de leurs nouveaux pensionnaires, les Boches nommèrent parmi les plus anciens sous-officiers, un chef de baraque ; parmi les autres des chefs de sections.

Notre vie se passa en corvées diverses, nous dûmes subir une vaccination diphtérique, je crois. Epuisés comme nous l'étions tous, beaucoup en furent très malades.

Nous n'avions ni savon ni linge de rechange. Tout nous ayant été enlevé, il nous fut très difficile de garder notre corps dans l'état de propreté auquel nous étions habitués. La vermine fit bientôt son apparition. La barbe et les cheveux en profitèrent pour pousser démesurément. Nous fûmes bientôt méconnaissables.

De la nourriture, que vous dirais-je ? Le pain, mauvais par excellence, pesait à peu près 3 kg. Il était octroyé à trois hommes pour trois jours. Nous devions nous le partager nous-mêmes. Aussi, cette distribution amena-t-elle, comme vous le pensez bien, de nombreuses disputes : personne n'était jamais satisfait du partage ; la répartition des trois morceaux se faisait même par tirage au sort. Ce morceau de pain était serré précieusement dans notre mouchoir de poche et ne nous quittait jamais. La nuit, on dormait dessus. Ce qui n'empêchait pas les rats de nous en prélever une bonne partie, quand ce n'était pas un de nos camarades peu scrupuleux qui, poussé par la faim, nous le chipait.

Les jours de distribution, il était assez rare de voir un prisonnier encore détenteur d'un bout de pain. Par contre, on aurait pu aisément compter ceux disposant toujours leur ration le lendemain du partage ; la présence d'un croûton dans une poche, à proximité d'un estomac tiraillé par la faim, était fort tentante. A tout moment, on grignotait un petit bout et petit à petit la portion entière y passait.

LA SOUPE

Diverses soupes nous ont été distribuées. Nous allions les chercher dans de vieilles boîtes à conserves trouvées dans le camp. Certains se servaient de mangeoires à l'usage de chevaux, baquets trouvés dans nos écuries et qui servaient entre autres de bassin pour procéder à la toilette matinale... Nous devions faire la file aux cuisines et cela durait des heures entières. Nous étions très heureux lorsqu'une bousculade ne nous faisait pas renverser la mixture que nous venions d'obtenir.

Quelques variétés de bonnes soupes prises au hasard ? - Soupe aux rutabagas,

soupe « à la panse de vache », soupe aux poissons, etc., chaque variété était agrémentée de quelques pommes de terre qu'il n'était pas difficile de compter.

Le café était, je pense, une mixture de grains et de glands. Cette nourriture était à peu près commune à tous les camps, aussi je n'en parlerai plus.

A Münster, nous eûmes le triste honneur d'être les collègues de prisonniers civils de Visé, Bonnelles et Louvain... Braves déportés qui furent plus maltraités que nous. Pour un oui, ou pour un non, les coups de feu des Boches établissaient le silence parmi eux. Je me souviens de l'enterrement d'une de ces victimes. je vois encore le petit bois... un trou... et... l'enfouissement comme une bête... sans cercueil, un peu de feuilles, de la terre, c'est tout...

Ces civils encore plus mal lotis que nous, n'avaient pas droit à la nourriture que nous. Pourtant il y avait parmi eux bon nombre de vieux que la faim clouait sur leurs grabats. Nous les aidions de notre mieux quoiqu'il nous fût interdit de leur rendre visite. Pour eux, nous nous muâmes en voleurs. Non sans risque, nous dérobaâmes quelques pommes de terre aux cuisines. Il fallait voir avec quelle allégresse ils nous accueillèrent. Je me rappelle une belle chasse aux poules. Louis D. des Biens-Communaux, nous étions introduits dans une écurie occupée par des volatiles, ce qui nous rapporta trois belles victimes, dont deux, après avoir été cuites sur un feu de camp, allèrent régaler nos braves civils de Visé et de Bonnelles. De vieilles boîtes à conserves furent converties en réfrigérateurs afin de conserver les restes. Le vol des pommes de terre, récidivé par le nommé L.D... valut à son auteur les premiers honneurs du poteau à Münster. Si vous ne connaissez pas cet honneur, en voici les détails : un poteau téléphonique, on y adosse l'honoré, puis avec des cordes, en commençant par les jambes, on le ligote contre le poteau en prenant bien soin de serrer un peu plus fort à chaque tour. Lorsque le ligotage est terminé, les pieds du patient ont quitté le sol. Pendant une heure ou deux, il reste ainsi exposé à toutes les intempéries. Le supplice terminé, nous sommes obligés de ramasser et de transporter dans sa baraque le malheureux camarade, tout meurtri.

Il nous était également interdit de fumer. bien que tout nous avait été dérobé, nous fûmes toujours en mesure de quoi sacrifier à Nicot ne fût-ce que du thé salé ou de la tourbe. Mais gare lorsque la fumée nous-ayant dénoncés, nous étions surpris par le feldgrau chargé de notre surveillance. Aussitôt, il était à nos trousses armé d'une cravache. C'était alors un frénétique galop autour des écuries et malheur à celui qui se laissait rejoindre. Lorsque nous n'étions pas de corvée, nous passions notre temps à flâner ou, groupés dans un coin, à nous raconter des histoires. De temps à autre, quelques-uns y allaient de leur petite chanson. Ces quelques amusements étaient toujours suivis d'une nostalgie violente qui, parait-il, s'appelle le cafard.

Pour compléter l'ordinaire de nos repas, nous étions à l'affût de toutes les aubaines. Parfois, nous avions la chance de dérober soit un chou, soit une betterave. C'était alors toute une affaire. Certains d'entre nous allaient même jusqu'à se contenter des épluchures qu'ils ramassaient dans les ordures près des cuisines. Entretemps, de nouvelles écuries furent mises en construction, ce fut évidemment les prisonniers qui fournirent la main-d'œuvre avec, comme rémunération, quelques tranches de pain parfois accompagnées de wurst (saucisson). Ce salaire était malheureusement insuffisant pour compenser la perte des forces occasionnée par ce travail. Les volontaires devinrent rares. Il fallut les payer avec quelque argent. Ce fut l'ère de l'ouverture des cantines tenues par des Boches. Ce que nous pouvions y obtenir s'achetait à des prix prohibitifs : c'était de l'exploitation. Quelques amis eurent le bonheur de recevoir la visite de parents venus de Belgique. Ce bonheur leur fut mesuré, car ils ne furent en présence de leurs proches que pour un temps déterminé et très court.

Les nouvelles écuries terminées, nous les occupâmes. Nous étions tout de même un peu mieux que dans celles que nous venions de quitter. Là, au moins, le vent et la pluie ne venaient plus nous trouver. Miracle ! des poêles furent installés. Nos distractions commencèrent à se multiplier. Les concours de jeu de dames, d'échecs, etc., furent à l'ordre du jour pendant tout un temps, ils contribuèrent ainsi à l'oubli de nos peines et à l'éloignement momentané du cafard. Grâce en soit rendue à notre sympathique liégeois, Désiré Cruis, qui en fut un des principaux animateurs. Des séances de café-concert, de prestidigitation et même de magnétisme purent être organisées. C'était mieux, mais cela ne valait tout de même pas la liberté.

Notre premier Noël de guerre se passa ainsi à moitié dans la peine, à moitié dans la joie.

Notre séjour à Munster touchait à sa fin. Nous étions destinés à voyager tel le juif errant. Nous reprîmes place dans la colonne et en route pour une nouvelle destination : Soltau, dit camp des Belges.

SOLTAU !

Avec la pluie et l'hiver, nous sommes arrivés à Soltau, déjà occupé par de nombreux compatriotes ayant contribué à l'installation du Camp.

Tout comme à Münster, nous fûmes répartis par groupes et par baraques, celles-ci toutefois étaient de récente construction mais les literies n'étaient pas encore à l'ordre du jour. La vie de camp se partageait entre les corvées et l'ennui. Plus heureux qu'à Münster, il nous fut loisible d'aller nous récréer au théâtre « Le Bois Sacré », dont la

direction était assurée par deux sous-officiers des forts de Liège. Un orchestre d'élite, dirigé par M. Jos. Van Heers, nous permettait d'écouter de la musique de chez nous. Les artistes étaient les prisonniers, artistes de métier ou bons amateurs. Que tous ces anciens collègues reçoivent ici, en mon nom et, sans nul doute, en celui de tous ceux étant passés par Soltau, les meilleurs remerciements pour les bonnes heures qu'ils nous ont fait passer en exil. Grâce à eux, de nombreux morales ont été relevés et des neurasthénies évitées. Je citerai notamment le camarade liégeois Jean Marc, comique désopilant qui, à lui seul, tenait la scène une bonne demi-heure et nous offrait du bon sang pour finir la semaine. Avait-il le tour, notre Jean, de « charrier » les Boches par les jeux de mots de ses bonnes chansons ! Depuis notre retour, j'ai vu décerner pas mal de récompenses de reconnaissance, médailles du ravitaillement ou autre mais, à ma connaissance, pas une seule n'a été décernée à de dévoués camarades semblables à notre Jean. Pourtant, quel travail ardu pour tous les artistes que de falloir apprendre leur rôle et répéter de nombreuses fois pour mener à bien le spectacle à l'affiche. D'un autre côté, il est vrai, cette activité exonérait de toutes corvées. Les buts du théâtre, car ils en avaient plusieurs, étaient : 1) d'agrémenter notre séjour dans les camps ; 2) d'alimenter la caisse du Comité de secours installée au camp et ayant pour mission de soulager les malades et de donner à nos morts une sépulture décente avec cercueil et ornements d'une tombe garnie ; 3) le personnel occupé au théâtre, c'était autant de main-d'œuvre en moins disponible pour les Boches.

Grâce à mon ami J. D. de Seraing, ancien condisciple, ancien frère d'armes, j'eus le bonheur d'être occupé à ce Théâtre du Bois Sacré. Cette fut pour moi une période d'accalmie qui me permit d'assister en spectateur aux souffrances endurées par les autres.

Chaque jour voyait de nombreux déportés partir pour les fabriques. Inévitablement, le camp se vidait. Les hommes nécessaires aux corvées devenaient rares et ceux qui étaient disponibles tâchaient toujours de les éviter. Afin de se procurer les effectifs requis, les Boches usèrent d'un moyen qui leur réussit. Le matin on voyait arriver les sentinelles accompagnées de chiens. Les baraques étaient cernées, les chiens lâchés, et bientôt, les prisonniers traqués étaient bien obligés de se mettre dans les rangs. Malheureusement, cette façon de procéder frappait aussi de pauvres gars malades ou exténués.

Gare aux récalcitrants ! Le cachot sans feu et sans nourriture les attendait, quand ce n'était pas le poteau surmonté de l'inscription : « Refus d'obéissance », inscription qui honorait le malheureux attaché en dessous. L'évasion du camp était quasi impossible. Pour donner une idée des lieux je vous invite à vous représenter un quartier de baraquements de nos contrées entouré d'une clôture en fil de fer barbelé

haute de trois mètres et flanquée de sentinelles armées.

L'hôpital, car il y en avait un, était en dehors du camp. Il fallait être presque mort pour y être admis. De ceux qui y sont entrés, très peu en sont revenus. J'eus l'occasion d'assister à la mise en bière d'un pauvre hère qui y était trépassé. Le soldat Collinet, corps de transport, musicien en notre théâtre, et moi fûmes introduits, en qualité de porteurs de cercueil, dans le local faisant office de morgue. Enseveli dans un linceul blanc, le défunt était placé sur une espèce de table. Le Boche de service, nous dit de mettre le corps en bière. Mon collègue par la tête et moi par les pieds, nous voulûmes soulever le cadavre. Mais le linceul se déchira et nous vîmes avec horreur, que le dos du malheureux avait été ouvert et n'était pas recousu. Nous protestâmes et refusâmes de poursuivre notre tâche. Alors, le Boche nous fit sortir. L'enterrement eut lieu quand même. Rentrés au camp, nous fîmes un rapport à l'adjudant V... du fort de Pontisse, ainsi qu'au sergent-major préposé au service funéraire. Ceux-ci se rendirent immédiatement à la kommandantur. Résultat : l'adjudant fut puni de cachot. (Il faut ajouter que, lors de l'enterrement suivant, l'adjudant prononça un discours dans lequel il flétrissait l'attitude des Boches, ce qui lui valut d'être expulsé de Soltau.)

Je me souviens encore de la présence, au camp 2, du coureur cycliste jemeppien Victor Dethier qui, en mai 1914, avait gagné le championnat de Belgique (professionnels). Il était arrivé porteur du maillot tricolore, trophée du championnat. Il eut la hardiesse de le porter en permanence, malgré les horions des Boches qui ne pouvaient souffrir cet étalage de nos trois couleurs. Non content de cela, Dethier refusa toujours de travailler et il doit encore se souvenir avec amertume du 1^{er} chef Hend..., d'un régiment d'infanterie, qui le fit punir de cachot pour avoir voulu se dérober à une corvée.

Notre camp se vidait de plus en plus. Les Boches décidèrent de nous transférer dans le camp 1. Malheureusement, nous ne pûmes être tous recasés au théâtre « Cosmo-Palace » de ce camp. Nous fûmes donc répartis par-ci, par-là. Inévitablement, ce fut notre tour d'être désignés pour les commandos. Un groupe d'amis de Seraing et nous fûmes expédiés à Steinhorst...

STEINHORST

De ce camp, je n'ai pas grand-chose à dire. Nous étions logés dans des baraquements. Nos lits étaient à trois étages. Aucune des places n'était commode. Ceux du dessous ramassaient la poussière de ceux du dessus. Ces derniers étaient incommodés par les odeurs de transpiration.

Un bon souvenir toutefois. Le premier dimanche de septembre, notre groupe de

Seraing célébra la fête locale. Un petit festin fut organisé, chacun de nous procurant ce qu'il pouvait. Il se termina bien tristement. Inévitablement le souvenir de chez nous nous fit verser des larmes.

Chaque jour, nous allions en plaine. Armés de bûches et truelles, nous devions dessécher les marais.

Envoyé travailler dans les fermes, je simulai la maladie. On me priva de nourriture. Mais voyant que je n'allais pas mieux et craignant... la contagion, on me ramena vite au camp. Les amis qui ne l'avaient pas quitté voulurent savoir en quoi avait consisté mon travail et s'il était vrai que l'on y était bien. La vérité est qu'on y était un peu plus libre mais qu'on devait y trimer. En outre, chaque prisonnier occupé dans les fermes permettait aux Boches d'envoyer aux armées le paysan ainsi remplacé. Pour que je me taise, je fus réexpédié à Soltau. Toutefois, avant de quitter Steinhorst, j'eus l'immense joie d'y célébrer la fête patronale de notre Roi Léopold. Le soir du 15 novembre, toute la chambrée entonna une vibrante « Brabançonne », malgré les cris de fureur de nos chiourmes. Je rentrai à Soltau fin novembre 1915.

SOLTAU 1916

A peine arrivé, j'ai la chance d'être réintégré au Cosmo-Palace, section wallonne. Les faits saillants sont rares, les souffrances restent les mêmes. Le ravitaillement est meilleur, les colis envoyés par nos familles viennent varier l'ordinaire... Nos jours s'écoulaient dans l'attente. Pour nous diviser, les Boches décident la création d'un camp flamand. Un recensement est organisé. Presque personne ne se déclare Flamand.

On voit alors des Wallons, des Français même, nés au littoral belge, être considérés comme Flamands. Nous recevons sous les huées la visite d'un professeur de Louvain, activiste notoire.

Je rappellerai encore l'évasion du Français André, athlète complet (champion de France), et de l'un de ses amis, sous-officier aviateur, qui arrivent, pendant plusieurs jours, à se dérober aux recherches des Boches en se cachant sous le théâtre, après avoir semé du poivre autour de leur cachette afin de dépister les chiens mis à leurs trousses.

Pour en terminer avec le récit de mon séjour à Soltau, je suis fier d'épingler la soirée de gala du 29 juillet 1916. Notre troupe présente ce soir-là un spectacle qui, je pense, ne se donnera plus jamais en Allemagne. Soirée entièrement wallonne. Soirée qui fait verser bien des larmes. Une comédie en 3 actes *Li Bâbô*, de M. Georges Ista et *Djôsèf, rapwertez l'fauteuye*, composent le programme. Entre les actes, l'orchestre exécute les marches des régiments casernés en Wallonie...

Voici d'ailleurs, le programme tel qu'il fut donné :

Ordre du spectacle :

1. Marche du 14^{ème} régiment de ligne (F. Cuyvers)
2. « Les Dragons de Villars », duo (R. Maillart).
« *DJOSEF, RAPWERTEZ L' FAUTEUY !*
- Entracte
3. Toujours ou jamais, suite de valse (Waldfeutel).
« *LI BABO* », 1^{er} acte.
4. Marche du 13^{ème} régiment de ligne (Wéber).
« *LI BABO* », 2^{ème} acte.
5. Doux Souvenir, suite de valse (R. Viatour).
« *LI BABO* », 3^{ème} acte.
6. Marche du 10^{ème} régiment de ligne.

Etant en possession de la critique de cette soirée, critique de M. Georges Heniersdaels, je me fais un devoir de la reproduire en son entier, et ce pour l'amour que j'éprouve pour notre bonne Wallonie.

« Je résumerai mon impression générale en disant que je me suis cru plusieurs fois non pas au Cosmo, mais dans un vrai théâtre wallon de chez nous. J'ai retrouvé, en effet, ici la même verve, le même entrain, le même sens précis du jeu de scène naturel qui donne la sensation complète et l'illusion de la réalité la plus vive et la plus colorée.

Il y a plus que le fait de la naissance wallonne ou des influences locales subies à relever pour expliquer le triomphe que les acteurs ont remporté, car ce n'était pas seulement un succès complet, les ovations chaleureuses qui ont interrompu et terminé la représentation m'ont paru parfaitement renforcer cette opinion toute personnelle. Je fais intervenir en plus comme élément justificateur et facteur et autre fait plus important que les acteurs manœuvrent ici dans un cadre qui leur est mieux adapté et où ils se sentent mieux à leur aise. C'est le triomphe du réalisme bien entendu. Le geste et l'attitude ne sont jamais compliqués, ils vont de pair si harmonieusement avec les paroles prononcées que leur apparition est pour ainsi dire fatale.

On objectera peut-être que c'est du théâtre bien simpliste puisque c'est, en somme, toute la transplantation et l'adaptation des scènes de la vie vécue. Je répondrai simplement que l'ancien directeur de l'Odéon Antoine a mené la longue

campagne que l'on sait pour essayer de renouveler par ce même idéal théâtral, les traditions de la scène française. C'est donc une tâche louable et une initiative à apprécier que celle de la Section wallonne.

C'est le courant d'air frais qui repose un peu des fadeurs morbides et des prétendus problèmes psychologiques délayés en 4 actes de comédie. L'interprétation ne pouvait être meilleure. Les acteurs laissaient parler leurs souvenirs, faisaient revivre leurs premières visions d'enfance ou de jeunesse. On sentait bien que leurs efforts se bornaient à montrer des personnages vrais, sans outrer, sans exagérer.

Ce qui aurait été le seul blâme à faire valoir et à redouter. »

(s.) Georges HENIERSDAELS,
Critique théâtral

Voici la critique de M. Batonnier, critique théâtral français :

« La jolie, la rafraîchissante soirée ! Comme nous voilà loin des pièces modernes françaises aux psychologies alambiquées et équivoques enfantées légitimement ou naturellement par la névrose juive et la muflerie contemporaine.

Les entr'actes (voir les actes), se passant dans les lits, l'inévitable adultère à deux, trois ou quatre comparses, le chassé-croisé d'amants et de maîtresses, de père incestueux et de mères proxénètes. Voilà, au contraire, un théâtre qui ne veut être que la vie, de la vie de tous les jours et qui réussit par là à unir une ligne simple à une fraîcheur incomparable. Occupé jusqu'ici de la critique française pour laquelle certains veulent bien me reconnaître quelque compétence. *Je n'ai pas cru pouvoir m'abstenir d'apporter aux artistes wallons d'hier soir le tribut de mes félicitations.* Sous ma culture française vit et palpète une âme wallonne et c'est elle qui s'émut, hier soir, devant cette tranche de vie de chez nous, si vraie, si puissamment évocatrice. »

(signé) BATONNIER.

Cette belle soirée fit verser les larmes de tous ceux qui comprenaient tant soit peu notre beau wallon. Pour nous, les acteurs, elle fut hélas ! la dernière à Soltau. Un chambardement, un exode général du camp nous firent reprendre nos bâtons de Juifs Errants. Et en route ! Les Jean Marc, Masuier, Deleval, Lenoir et moi-même, d'acteurs que nous étions, nous devînmes fermiers... Arrivés au village où nous étions affectés, Jean Marc fut désigné par le bourgmestre comme étant le plus costaud de nous tous.

Vous imaginez-vous un Jean Marc domestique de ferme ? Le choisir entre tous, c'était se fourrer le doigt dans l'œil. Notre Jean était superbe à voir, armé d'une fourche qu'il manipulait comme sa badine de chanteur comique. Il se soutenait le

moral au travail en débitant ses chansons les plus drôles qu'il accompagnait ne ses plus belles grimaces. Cela faisait rire les filles de ferme. Le Boche chef de groupe n'avait pu trouver d'embaucheur pour moi : j'avais vraiment l'air trop malade, il est vrai que je ne manquais jamais de me plaindre d'un mal ou l'autre. On me laissa tranquille pendant trois jours. Bouclé dans notre chambre dortoir, j'aurais voulu finir ainsi ma captivité... Mais les bonnes choses ont toujours une fin. Notre sentinelle, déclarée apte pour le front, dut rentrer au camp. Moi, j'espérais rentrer à Soltau avec elle... Ce fut Muggenburg, camp de représailles pour les sous-officiers français. Ce camp était semblable aux autres, la discipline un peu plus sévère et la surveillance plus étroite. Comme interprète, nous avions un sous-officier d'artillerie de Liège (j'en parle ici afin que ce frère renégat, s'il vient à me lire, éprouve du remords). Jamais, il n'a accepté d'intervenir en faveur de ses collègues de captivité. Nous étions constamment fouillés afin de contrecarrer les évasions, ce qui ne nous empêcha pas de participer à la belle de plusieurs Français.

Voici, entre les autres, un moyen qui nous réussit.

Le pain nécessaire à notre ravitaillement était emmagasiné dans les locaux des Boches, locaux situés hors du camp. Pour la distribution, on se servait d'une petite voiture à bras, employée par les postes allemandes. Cette voiture était fermée par un couvercle à charnières s'ouvrant par le dessus. On allait la charger au magasin. Accompagnés d'une sentinelle, nous amenions la charrette devant nos baraques pour la distribution. Celle-ci terminée, le véhicule était remis sous un hangar en dehors du camp. En concertation avec les deux sous-officiers français (dont un aviateur), nous eûmes vite mûri un projet. Une après-midi, au cours de la dernière distribution, des complices attirèrent l'attention de la sentinelle. Nos deux sous-officiers s'engouffrèrent dans la voiture, le couvercle fut fermé et le tout fut remis sous le hangar.

J'étais à ce moment occupé aux cuisines. Cela me permit (étant de connivence avec nos évadés), d'aller chercher du charbon sous le hangar et d'entrouvrir le couvercle de la voiture afin de donner de l'air à ses occupants qui, la nuit venue, n'eurent plus qu'à mettre les voiles... L'avenir nous apprit qu'ils avaient réussi à rentrer en France. Les Boches ne déchiffrèrent jamais l'énigme de cette évasion.

Une autre tentative de plus grande envergure fut mise en œuvre. Un tunnel creusé sous les baraques devait aboutir hors du camp. L'entrée en était masquée par le sac à paille de l'un de nous. Le sable extrait était épandu dans le camp.

Les Boches ne se doutaient de rien. Trente-trois mètres furent creusés. Il n'en restait que trois pour réussir.

La nuit de l'achèvement, cent trente-cinq Français s'apprêtaient à s'éclipser. Hélas ! la trahison se trouve partout. Vers trois heures du matin, les Boches accompagnés des chiens firent irruption dans les baraquements.

On ne nous donna pas le temps de nous vêtir. On nous mit dehors. Sans hésiter, le commandant du camp se dirigea vers la couchette portière et, de la galerie découverte, il fit extraire les deux travailleurs qui terminèrent la nuit au cachot.

Nous avons été vendus. Celui que nous soupçonnions avait déjà évacué le camp avec tout son bagage.

De nouveau, on voulut m'envoyer à la ferme avec Jos. G..., de Nandrin. J'entrepris la culture des asperges. Seulement, je ne pus l'achever et rentrai au camp.

Cette année fut terrible. L'hiver trop rigoureux nous gelait dans nos baraques. Nous rouspétions toujours pour obtenir du chauffage. Il nous fut trop mesuré. Aussi étions-nous heureux de voir se terminer les longues nuits pendant lesquelles il nous était impossible de dormir.

Durant toute notre captivité, nous n'avons jamais été au travail d'aussi bon cœur. C'était la seule façon de nous réchauffer...

Des ouvriers étaient demandés pour diverses usines. On fit appel à des volontaires. Très peu se présentèrent. Les Boches en désignèrent d'office... Je fus du nombre. Soit-disant malade, je restai couché. Le matin, la sentinelle devant accompagner notre groupe vint nous appeler. Je ne bougeai pas. Notre fameux interprète m'interpela : « Allez R., il n'y a rien à faire, il faut partir. Comme je répondis que je ne pouvais me lever, il m'arracha de ma couchette. Le Boche me passa à tabac puis me traîna jusqu'au cachot... Je pus éviter le travail à l'usine mais les représailles ne tardèrent pas. Quelques jours plus tard, deux sentinelles nous conduisirent à Clinaetz, près de l'aérodrome de Hanovre. Notre groupe se composait de Chayez, facteur à Bruxelles, de cinq autres camarades, dont un ambulancier français, et de moi-même.

CLINAETZ, BAGNE ALLEMAND

Je ne pourrais mieux nommer ce commando où, dans une seule baraque, nous étions, logés à plus de cinq cents, enfermés la nuit avec défense formelle de sortir. Pour satisfaire les besoins de la nature, deux cuves étaient placées au milieu de la chambre. La majorité des hommes de notre commando étaient des Russes et des Serbes affligés du besoin d'uriner trop souvent. Chaque nuit remplies, les cuves débordaient et le liquide venait parfumer notre sommeil, et ce n'était pas à la rose.

Comme nourriture, nous recevions le matin un bout de pain et un peu de café aux

glands ; à midi, de la soupe soi-disant au chou ou à la betterave ; le soir, une soupe de grains de maïs.

Malades ou pas, nous devions tous aller travailler. Notre labeur ? - Extraire du minerai. Par équipes de deux hommes, on avait à dégazonner la plaine puis à en tamiser la terre pour obtenir le minerai que l'on chargeait sur des wagons. Chaque équipe devait charger un wagon de 2 m³ le matin et un autre l'après-midi. Comme chef de chantier, nous avions un civil mutilé, soldat réformé, qui nous menait à coups de canne.

Comme il connaissait un peu de français, j'usais de ruse. Chaque fois que j'arrivais au travail, j'entamais une polémique avec lui tout en faisant semblant de travailler. Mes wagons s'en allaient toujours presque vides. Avec la nourriture rationnée, l'aménagement de notre logement et le travail forcé, nous devenions tous comme des squelettes... Non contents de cela, les Boches se servaient de notre présence sur les chantiers pour nous offrir un champ d'expérience à leur école d'aviation. Les élèves pilotes venaient nous survoler et nous prenaient comme objectifs pour apprendre à lancer des objets ; que de pierres sont venues nous assaillir de cette façon ! J'en eus vite assez. Je résolus de quitter ces lieux coûte que coûte. Je parvins à me faire admettre à l'infirmerie et, gagnant enfin la pitié de l'infirmier, je fus évacué sur l'hôpital de Hanovre.

Celui-ci hébergeait par moitié les soldats allemands et les prisonniers. Ce fut la première fois depuis la captivité que nous reçûmes un logement convenable. L'hôpital était bien tenu, nous étions bien nourris et, pour ce qui concerne les soins médicaux, je dois reconnaître que les médecins exerçaient consciencieusement leur profession. Par contre, les infirmiers allemands en service n'accomplissaient leur devoir que pendant la journée. La nuit, nous devions tirer notre plan. Comme j'étais ambulancier et que, comme tel, je portais le brassard, le médecin-chef responsable de la section des prisonniers me pria d'aider mes camarades. Quoique malade moi-même, je fis de mon mieux pour alléger les souffrances de mes compagnons d'infortune. Louis Dries, de Seraing, et moi organisâmes un roulement de garde pour les nuits. Cela nous permit d'assister plus d'un moribond et de remplacer la famille absente. Je vois encore mourir un soldat français empoisonné par des conserves. Ce pauvre gars est mort en nous caressant la tête : il croyait avoir auprès de lui sa jeune épouse et son enfant. Pauvre Paul ! Ton souvenir ne nous quittera pas... Un malade était-il condamné ? A son arrivée le matin, notre infirmier boche nous adressait le bonjour par ces mots ! : « Noch nicht tot ? » (pas encore mort ?) Louis et moi étions heureux lorsque nous parvenions à arracher à la mort un de ces infortunés.

Le service administratif dirigé par un Boche parlant le français, était mal tenu. Les

actes de décès n'ont jamais mentionné le motif exact de la mort. La tuberculose avait bon dos, aussi sur les registres obtint-elle la palme. Pourtant la faim et les mauvais sévices y étaient pour une bonne part.

Les colis envoyés par nos parents ne nous étaient pas distribués intégralement. Nous devions les remiser au bureau administratif où nous allions chaque jour en quémander une partie. Il y avait toujours des erreurs sur nos fiches d'emmagasinage et notre liste personnelle renseignait bien souvent des marchandises qui n'étaient plus en magasin. Ainsi, nos amis incapables de se rendre personnellement à la distribution, pouvaient-ils toujours croire être trompés ou volés par nous.

Je rends hommage à un certain médecin-professeur qui nous soignait, ce brave praticien ne ménageait rien pour contribuer à notre guérison, il faisait même conduire certains malades chez lui pour un traitement mécanique.

J'eus aussi l'occasion de soigner le major R..., du 7^{ème} de ligne et le capitaine H..., du 14^{ème} qui peuvent dire que nos soins ont largement contribué à leur retour.

Je restai à cet hôpital environ six mois. Nous y fîmes le réveillon de Noël, triste réveillon, entre quatre murs, tenus sur pied d'un côté par les cris de souffrances de nos amis, de l'autre, par celui des joyeux carillons de la ville en folie.

La Noël passée, on me fit savoir que mon délai de séjour d'hospitalisation était expiré. Je dus rentrer au camp. C'est avec des regrets bien sincères que nous nous séparâmes de nos amis cloués sur un lit de douleurs...

HAMELN 1918

Arrivés dans ce camp, nous subîmes une visite médicale destinée à déterminer notre capacité de travail. Je fus déclaré inapte et, comme tel, je n'eus qu'à me reposer et à me promener entre les barbelés. Je retrouvai Dethier, notre coureur cycliste. Il était gérant d'une cantine.

Je passai également mon temps à soigner les camarades. Je me procurais les médicaments nécessaires en troquant avec les nos gardes le chocolat et le savon que je recevais dans mes colis. Le fait le plus curieux à Hameln était de voir l'espèce de marché... à hommes qui s'y tenait. Chaque jour l'on pouvait voir le long du camp, défiler les dames de la ville ou de la campagne, venues choisir un prisonnier à leur goût. Lorsque l'un de nous souhaitait d'être embauché de la sorte, il lui suffisait de crier à la dame le numéro matricule sous lequel il était inscrit sur les registres du camp. Le lendemain il était appelé à la kommandantur, faisait ses paquets et était emmené par l'acquéreuse. Cela nous fit rire et, bien souvent, nous donna l'occasion de nous

payer la tête de ces dames en leur donnant de faux numéros.

Entretemps, une commission sanitaire pour l'internement en Suisse vint nous rendre visite, je m'y présentai et fus désigné parmi les partants. Une mauvaise grippe fit son apparition. Beaucoup d'entre nous en furent victimes. Chaque jour voyait la mort ravir ses nombreuses proies.

Juillet arriva et, avec lui, notre départ pour la Suisse. Nous fîmes nos paquets (qui furent censurés). Le contenu de nos bagages fut limité. Et nous prîmes la route de Mannheim, pour notre dernier camp.

Arrivés à Ce camp était entouré d'usines, principalement celles à produit chimiques. A peine arrivés, nous fûmes de nouveau fouillés. C'est à peine si nous étions autorisés à conserver les photographies et les lettres de nos aimés. Un faux pansement à la jambe me permit d'emporter ce que je désirais garder.

Nous sommes restés quelques jours dans ce camp. La grippe y sévissait et nous menaçait de quarantaine. Le soir, interdiction de sortir des baraques. ! Défense absolue de fumer sous peine de fusillade.

Les armées alliées savaient que des usines entouraient notre camp. L'endroit avait été choisi à dessein, afin que l'aviation alliée ne vienne pas bombarder les sites industriels... C'était une erreur. La deuxième nuit de notre séjour, les usines activèrent leurs sirènes. Il y eut extinction de tous les feux. Nous entendîmes bientôt le ronronnement des moteurs des avions. Curieux, nous sortîmes des baraques. Plus aucun boche en vue. Ils étaient rentrés sous terre. Tout à coup, des coups de canon se firent entendre. Des obus tombèrent près de nous. C'était la riposte allemande. Les avions volaient tellement bas que le tir de barrage rasait le toit de nos baraques... Des incendies s'allumèrent. Le lendemain, nous constatâmes avec grand plaisir que trois usines étaient détruites.

Nous apprîmes par la suite que, au nombre des aviateurs venus bombarder Mannheim, figurait celui qui s'était évadé du camp de Muggenburg.

...Notre captivité touche à sa fin. Embarqués pour Constance, nous manquons n'y point arriver. A Karlsruhe, notre train s'arrête à la gare. les Boches filent vers les souterrains... Penchés aux portières, nous voyons qu'une escadrille d'avions nous survole. Quelques détonations retentissent. La gare est bombardée... Un officier aviateur belge se trouvant avec nous descend sur le quai et adresse toute une série de signaux aux aviateurs. Est-il compris ? Je le pense, car nous voyons jaillir une fusée verte et les avions s'éloignent. Cela n'empêche tout de même pas le dernier wagon de notre train de recevoir un pruneau, heureusement sans trop de dommage. Sur la voie en face de la nôtre stationne un convoi de civils français que l'on rapatrie. Nous

profitons de l'absence des Boches pour faire la causette.

Les Boches reviennent encore tout secoués et l'on repart. Le train stoppe. Nous sommes à Constance. Les soldats suisses viennent nous saluer. Appel. Nous changeons de gardiens et nous mettons en route vers une nouvelle destination. Le train s'ébranle à peine (nous sommes en Suisse !) que des cris de fureur sont poussés par les Boches restés à quai... Ils ont en effet de quoi être mécontents : Malgré la fouille minutieuse à laquelle ils ont procédé, un Français a pu dissimuler le drapeau bleu, blanc, rouge qu'il avait conservé précieusement durant la captivité. Et cet étendard flotte à présent à la portière du wagon qui suit le mien.

De la Suisse, je ne veux point dire de mal, si ce n'est que, dans beaucoup d'endroits, les hôteliers exploitaient un peu trop les internés.

A nouveau, ma qualité d'ambulancier me fit remplir les fonctions d'infirmier à la station de Montana (Sierre). Cela me permit d'avoir un peu plus de liberté car les internés en général étaient traités sur le pied militaire.

Novembre arrive bientôt amenant enfin l'armistice tant attendu. Je me rappelle que, pour avoir fêté un peu trop bruyamment cet heureux événement, je fus gratifié de deux jours de cachot qui ne me firent pas trop de mal.

Le retour au pays natal annoncé, nos paquets furent bâclés. Départ pour Lyon ; c'était le chemin le plus court... A Lyon nous fûmes accueillis à la gare par une musique militaire qui, au son de ses beaux pas redoublés, nous conduisit dans un local nous préparé pour que nous y passions la nuit.

Nous y fûmes bien restaurés et nous sentîmes bientôt d'autres hommes. De là, nous fûmes dirigés sur Paris où un bon dîner nous attendait au Foyer du Soldat Belge. Nous ne restâmes qu'un jour en la Ville Lumière. Nous fûmes réembarqués cette fois pour les cantonnements d'Adinkerke (La Panne), où nous éprouvâmes la plus amère des désillusions. Nous pensions que, enfin rentrés dans notre cher pays, nous allions revoir nos proches, obtenir un régime meilleur et jouir d'une considération que nous estimions avoir bien méritée. Hélas ! La réalité fut tout autre. Mal logés, recevant une nourriture pour ainsi dire nulle, nous fûmes cantonnés tels des pestiférés. Enfin, par petits groupes, nous reçûmes un congé en règle pour rentrer en nos foyers. Malheureusement, les moyens de transports n'étaient pas encore réorganisés. Chacun dut se tirer d'affaire comme il put. Je voyageai de concert avec l'adjudant Dispas. Sautant de train en train, marchandises ou autre, après nous être renseignés de leurs destinations, nous pûmes arriver à Hasselt d'où, en prenant un vicinal en partance, nous pûmes nous rendre à Ans. D'Ans à Liège, nous ne fîmes qu'un bond. Arrivé place du Théâtre, j'eus la chance de monter à bord du dernier tram pour Seraing. Comme

des voleurs, des étrangers, nous pûmes enfin, après 53 mois de dur exil, nous blottir dans les bras de nos familles éplorées.

Nos rêves de retour triomphal en notre chère Patrie, s'écroulèrent devant l'indifférence de l'armée d'abord, de la population ensuite. Il est vrai que les troupes françaises et anglaises étaient passées avant nous, emportant avec elles l'euphorie de notre population et surtout de notre jeunesse.

Notre congé fut vite expiré. Nous dûmes regagner les casernes. Les C. T. A. M. nous attendaient. Nous fûmes envoyés à droite et à gauche, dans les dépôts de munitions ou de transports abandonnés par les Allemands. Le mot d'ordre avait déjà sans doute été donné. Nous, les prisonniers, étions devenus indésirables. Cela dura jusqu'au licenciement des classes et chacun, petit à petit, reprit son train-train quotidien.

*

* *

Ici se termine ici le récit de « Mes Souvenirs de, Captivité ».

J'ai fait de mon mieux pour n'être ni trop long ni trop court. Mes récits ont été écrits tels que je les ai vécus. J'ai passé sur bien des épisodes qui m'auraient obligé de mettre en cause certains camarades dont plusieurs ne sont plus, j'ai préféré m'abstenir.

Veillez m'excuser si, par moment, j'ai été trop personnel. Seul le désir de rester dans la vérité en est la cause.

Puisse le récit de ces souvenirs que j'ai dédié à mon fils Marcel, augmenter dans l'esprit de notre jeunesse l'horreur de la guerre, cette guerre que les anciens combattants plus que tous les autres, redoutent et voudraient éviter à leurs enfants, l'avenir de notre pays.

J'émetts également le vœu que la population, toujours prête à discréditer les anciens combattants, me lise attentivement. Elle pourra, de cette façon, constater que, sur tous les points du front belge en 1914-1918 aussi bien qu'en Exil, nos jass ont tous eu « Un Chemin de la Croix » à accomplir.

F I N

Le Kriesgefangene 47049,
ARMAND RAMAEKERS.

Paru sur le site web : www.1914-1918.be/armand.ramaekers/php

Sous le titre général « MEDECINS DE LA GRANDE GUERRE »

Ce document y est présenté plus complet avec photos et anecdotes

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout.

Pascal BLAISE

Il faut avoir vécu dans cet isolement qu'on appelle Assemblée nationale, pour concevoir comment les hommes qui ignorent le plus complètement l'état d'un pays sont presque toujours ceux qui le représentent.

Pierre-Joseph PROUDHON

Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme.

Jean-Jacques ROUSSEAU

ASSOCIATION ROYALE MONUMENT NATIONAL A LA RESISTANCE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président National : Paul TASSET
Quai Marcellis, 4/011 à 4020 – LIEGE
Tél : 04 – 343 56 06 - 086 - 43 31 43
Courriel : p.tasset@avocat.be

Nationale Ondervoorzitter: Ere Luitenant-Kolonel Yvan LAMBRECHTS
Luciëndal, 10 à 3800 – SINT-TRUIDEN
Téléphone/Fax: 011 – 67 47 21
Courriel : moulam@telenet.be

Vice-Président National : Patrick ANSIA
Rue Sainte-Walburge, 2^E à 4000 - LIEGE
Téléphone : 04 – 224 08 76 - 086 – 43 36 73
Portable : 0478 – 958 135

Secrétaire Général : Michel CAILLET
Rue Branche Planchard, 104 à 4000 – LIEGE
Tél/Fax: 04 – 246 22 61 - Portable : 0474 – 119 185
Courriel : michel.caillet@mnr-nmw.be

Trésorier : Patrick ANSIA
Rue Sainte-Walburge, 2^E à B-4000 – LIEGE

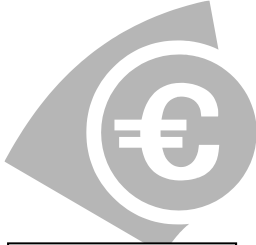
TRESORERIE

Compte ING: n° 363 – 0598268 – 12
IBAN: BE19 3630 5982 6812
Association Royale "Monument National à la Résistance"
Rue Sainte-Walburge, 2^E, 4000 – LIEGE

SITE WEB : www.mnr-nmw.be

➤ Cotisations 2013 de l'Association Royale « Monument National à la Résistance »

La cotisation pour l'année 2013 reste fixée à 10 € minimum. En 2012, nous étions une petite dizaine de membres ou d'associations, hors administrateurs.



La cotisation est à verser au compte ING 363 – 0598268 – 12 (IBAN : BE19 3630 5982 6812) de l'asbl, rue Sainte-Walburge, 2^E à 4000 - LIEGE.

Déjà, nous vous remercions de la confiance que vous nous donnez.

Patrick ANSIA

Trésorier MNR

⇒ Site Internet

Vous n'ignorez pas que l'Association Royale a un site web sur lequel vous pouvez obtenir tous les renseignements possibles sur le Monument National à la Résistance, sur l'Enclos national des Fusillés de la Citadelle de Liège, sur la Résistance, etc... Si vous avez des documents ou photos ou d'autres objets qui pourraient figurer sur ce site, nous vous demandons de prendre contact aux deux adresses suivantes :

Michel CAILLET
Secrétaire Général
Rue Branche Planchard, 104 à 4000 – LIEGE
Courriel : michel.caillet@mnr-nmw.be

OU
Lieutenant-Colonel Hre Yves TINEL
Webmaster
Rue des Vennes, 84 à 4020 - LIEGE
Courriel : yves@tinel.be



SITE WEB: www.mnr-nmw.be

Merci d'avance.

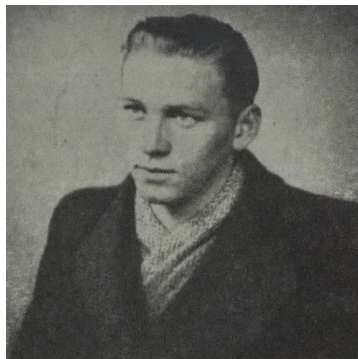
Un Résistant.

Il avait vingt ans, le 3 septembre 1944, lorsqu'on lui a fait creuser sa propre tombe, au bord d'un champ, avant de le fusiller. Le jour de la Libération de Bruxelles. Dans l'énorme joie d'une guerre qui se termine, que de larmes dans la famille Gemoets d'Assent, près de Diest. Ce jeune frère de ma mère ne verrait jamais la paix.

Chaque année, le 3 septembre, une cérémonie est organisée à sa mémoire. J'y ai assisté pour la première fois cette année, aux côtés de ma mère et de la famille. Une centaine de personnes, dont plus d'une trentaine de porte-drapeaux, s'étaient déplacés, soixante-cinq ans après sa mort, pour un double hommage, d'abord au monument, puis autour de sa tombe au cimetière d'Assent. Discours. Musique. Fleurs. La mémoire de la Résistance est forte et fidèle. C'est une image de la Flandre que les médias ne montrent pas souvent, où les drapeaux belges flottent fièrement.

Mes parents – mon père wallon, ma mère flamande – ont souvent raconté leurs souvenirs marquants de la guerre. Ceux qui prétendent que tant d'années après, ces blessures sont fermées, ne peuvent imaginer à quel point ceux qui les ont vécus restent hantés par ces événements. Leur évocation reste si sensible qu'on n'en parle encore dans ma famille maternelle qu'au bord des larmes.

Pourquoi n'avoir pas écrit toute votre histoire en détail après la guerre, ai-je demandé à ma mère. La souffrance était trop insupportable. Mon grand-père, arrêté en juin 1944 – parce qu'on n'avait trouvé ni le fils ni la fille engagés dans la Résistance, c'est-à-dire mon oncle Hilaire et ma mère – et emmené au camp de Dora puis de Buchenwald, n'est revenu chez lui, d'une maigreur effrayante, qu'en juin 1945. Puis il fallait se tourner vers l'avenir, il fallait vivre.



Je ne suis pas historienne, et j'ignore s'il existe des archives de la Résistance belge où seraient mentionnés les faits et gestes du groupe de partisans de mon oncle Hilaire, qu'on appelait « Frans » dans la Résistance. Même ma mère, dite « Josée », n'en connaît que des bribes. Le silence était la première des sécurités. Mais il a confié certaines choses à sa sœur.

Un jour de 1941 ou 1942, Hilaire Gemoets prend le tram vicinal pour Louvain. Comme cela arrivait régulièrement, le tram s'arrête et deux membres de la Gestapo montent pour contrôler les identités. Une dame s'approche alors de lui et lui demande en lui montrant une lettre de la porter à une adresse précise à Louvain. Il comprend que cette femme se sent en danger, met la lettre dans sa poche. C'était une ancienne institutrice de Bekkevoort, Céline, qui a été arrêtée plus tard et déportée.

Les parents d'Hilaire s'inquiètent de ses escapades mystérieuses de jour ou de nuit. Petit à petit, ils devinent que ce fils de dix-sept, dix-huit ans, particulièrement intelligent et débrouillard, est entré dans la Résistance. Au début, son père y est tout à fait opposé, pour les dangers auxquels il expose toute sa famille (trois filles, trois garçons). Mais Hilaire a une bonne couverture : il achète du beurre et des œufs dans les fermes des environs et les revend chez des particuliers à Bruxelles, à Louvain. Il multiplie ainsi ses contacts.

Un jour, ma mère l'accompagne à un rendez-vous sur une route déserte entre Onze-Lieve-Vrouw Tielt et Tirlemont. Elle l'entend expliquer avec calme et clarté aux sept hommes présents ce qu'ils ont à faire, elle comprend qu'il est leur chef. Il s'agissait d'un parachutage de matériel divers à Holsbeek, près de Louvain. Chacun avait sa part de travail. « Josée » se chargerait du courrier. Mais voici que passent deux hommes à bicyclette : Hilaire leur demande de s'arrêter, vérifie avec soin leur identité. Ils ne disent rien, impressionnés. Hilaire leur rend leurs papiers et leur demande de passer leur chemin sans dire un mot de cette rencontre. Ils s'en vont, puis tout le groupe se disperse. Le parachutage s'effectue quelques jours plus tard à l'aube, dans une propriété près d'une carrière déserte. Tout se passe très bien. Juste avant la fin de la guerre, le propriétaire, un résistant, sera arrêté.

Une action d'éclat : le sabotage de la Centrale du chemin de fer de Diest. Le groupe de partisans voulait mettre en panne la circulation des trains de matériel de guerre en provenance d'Allemagne. Hilaire avait peaufiné le plan pendant des semaines. Et tout se passa parfaitement, à part un retard de quelques minutes pour quitter les lieux. Retranchés derrière des wagons, les partisans durent se battre et

deux d'entre eux furent légèrement blessés. Le trafic ferroviaire fut paralysé pendant quelque temps.

Une autre fois (janvier 1944), ils sabotèrent des pylônes à haute tension, privant les Allemands de communications pendant des semaines. Un projet mis au point par Jean Burgers à l'Université Libre de Bruxelles. Le groupe d'Hilaire s'occupait également de trouver un toit et des vêtements pour les aviateurs alliés dont les avions avaient été abattus, cachés dans les environs, et de les évacuer. Avec la complicité d'employés, les résistants se procuraient des timbres, des tickets de rationnement, des cartes d'identité vierges.

Quelqu'un qui travaillait à la Kommandantur de Louvain les avertit un jour de la présence d'un traître dans leurs contacts. Depuis quelques semaines, des voisins voyaient des têtes dépasser de temps en temps des champs de blé sur le flanc de la colline, on surveillait la maison. Sa famille apprend aussi qu'on a mis 500.000 francs sur la tête d'Hilaire Gemoets. Un soir, ma mère a préparé des cartes d'identité, qu'elle a remplies à la machine à écrire, comme à la commune, pour deux aviateurs alliés et quatre prisonniers en fuite. A peine endormie, elle entend des coups terribles sur les portes, à l'avant et à l'arrière de la maison en même temps. Tout de suite, elle pense à la Gestapo, s'empare des faux papiers glissés dans la poche d'un cache-poussière, les met sous son drap de lit et se recouche.

Quand la porte de sa chambre s'ouvre, deux types lui demandent de se lever. Elle répond qu'elle ne peut pas, qu'elle est grippée. Ses plus jeunes frères, de leur côté, ne bougent pas non plus. Un homme regarde sous le lit de ma mère, n'y trouve rien, insiste pour qu'elle se lève. Alors un officier allemand apparaît et dit qu'il n'y a rien, qu'il a déjà regardé. Les hommes sortent. Sauvée ! Hélas, deux minutes plus tard, une exclamation de triomphe : dans la chambre des garçons, entre l'armoire et le mur, ils ont trouvé un rouleau de petits journaux clandestins qu'Hilaire distribuait. On les rassemble tous à l'avant de la maison, dans le magasin (une épicerie). Comme on leur demande où est Hilaire, ce qu'ils ignorent – il ne leur donnait jamais d'informations précises – on emmène le père, qui s'est rhabillé complètement, vers trois heures du matin. Tous sont atterrés. Après le départ des voitures de la Gestapo, ma grand-mère dit à ma mère de prendre quelques affaires et de partir le plus vite possible, au cas où ils reviendraient. Et elle avait raison, ils sont revenus pour elle.

Je raconterai une autre fois comment ma mère a vécu cachée dans une pension de famille près de l'abbaye d'Averbode. C'est là qu'elle se trouvait le 3 septembre 1944. Le lendemain, une connaissance vint lui annoncer que son frère

était blessé, gravement. En route vers Assent, elles virent les avions qui mitraillaient la route de Louvain vers Diest. Les Allemands battaient en retraite. Vu le danger, la messagère lui dit la vérité, qu'il ne servait à rien de trop se dépêcher, qu'elle ne verrait plus son frère vivant.

Le 10 août 1944, lors d'un combat avec la Gestapo à Wilsele, près de Louvain, Hilaire avait été blessé. Soigné par un médecin de l'endroit, il fut transporté à quelques kilomètres de chez ses parents, dans une ferme, où il se rétablissait lentement. Depuis l'arrestation du père en juin, la maison d'Assent était constamment surveillée par la Gestapo. Une nuit, cependant, il avait réussi à se faufiler jusque-là pour embrasser sa mère, restée seule avec sa plus jeune fille de sept ans. Le 3 septembre, à la suite d'une dénonciation ou d'un malheureux concours de circonstances – nous ne le savons pas exactement –, des officiers allemands, accompagnés de membres de la Gestapo, sont arrivés dans la ferme où il se reposait. Hilaire a voulu s'enfuir, mais en vain. Ils l'ont exécuté dans le champ de Webbekom, où un monument de pierre l'honore à jamais.

Hilaire Gemoets, un Résistant dont la dépouille avait été déterrée pendant la nuit et déposée à l'église d'Assent où elle est restée jusqu'au jour de l'enterrement, a eu des funérailles grandioses, quasi nationales. L'église était pleine et dehors aussi, une foule nombreuse a rendu hommage à l'héroïsme d'un jeune homme qui avait donné sa vie pour rendre la liberté à son pays.

Ma mère m'a raconté bien des choses au sujet de la guerre. J'ai dit comment, à la suite de son frère Hilaire Gemoets, elle était entrée dans la Résistance.

Au printemps 1944, il avait beaucoup plu pendant plusieurs jours. Occupée à la cuisine, ma mère entend un avion qui vole vraiment très bas. Tout le monde sort dans la rue. L'avion repasse. Un Thunderbolt américain, un avion de chasse. Maman se précipite vers la plaine d'aviation provisoire qui servait de piste de secours aux avions en détresse. Là, rien. Mais en remontant en bout de piste, elle voit l'avion les roues en l'air. Il est caché par la ferme d'E. Schroeven. Avec l'aide d'une autre personne, le fermier finit de déterrer le pilote, choqué, mais qui n'a finalement qu'une grosse bosse au front. Comme il parle aux hommes qui ne le comprennent pas, maman lui adresse la parole en anglais, ce dont il est très content. Il voudrait téléphoner, mais le téléphone le plus proche se trouve à deux kilomètres. A pied, il passe d'abord à la maison où ma mère lave sa blessure et lui prépare de l'ersatz de café, qu'il n'arrive pas à boire. Puis ils vont à la laiterie, au village. Là, elle téléphone au champ d'aviation de Brustem où se trouve une escadrille américaine. Quand elle dit qui elle était, on lui répond : *"Yes, we know you. You are the only english speaking family over there."*

Maman avait suivi des cours d'anglais dans un institut privé à Louvain pendant la guerre, à défaut d'avoir pu l'étudier à l'École Normale comme elle l'aurait souhaité. Son père était un homme très curieux de tout et faisait partie d'un club d'espéranto. Il n'avait pu faire des études mais avait commencé son service militaire près de la frontière allemande, et appris ainsi un peu d'allemand. Grâce à cela, un jour de la Grande Guerre où les Allemands avaient rassemblé des gens dans une maison à laquelle ils comptaient mettre le feu, il s'était adressé à l'officier dans sa langue. On ne sait pas ce qu'il lui a dit, mais tout le monde a pu sortir. Grâce à lui, disait-on. Il fut le seul de quatre enfants à survivre à la grippe espagnole.

Revenons à la deuxième guerre. Un autre souvenir terrible : un jour de beau temps, maman décide d'aller chez sa tante Emily à Onze-Lieve-Vrouw Tielt, à environ sept kilomètres, pour chercher du ravitaillement sans doute (on ne se déplace que quand il le faut, la guerre n'est pas finie et régulièrement, des combats aériens opposent alliés et Allemands). De loin, elle voit quelques bombardiers qui reviennent d'Allemagne. De la chaussée de Louvain, il lui est facile de les suivre du regard. Un des avions est à la traîne, ce qui cause sa perte. Des chasseurs allemands commencent à tourner autour de l'appareil et à le mitrailler. Un moteur prend feu, puis le deuxième. Un parachute blanc s'ouvre, puis un autre,... cinq en tout. Deux hommes n'ont pu sauter. Blessés sans doute. Mais l'horreur, c'est de voir les chasseurs allemands tourner autour des hommes en parachute et tirer sur eux. Ma mère a pleuré tout le long du chemin et sa tante n'a pas pu la consoler.

« Josée », le nom de ma mère dans la Résistance, se chargeait du courrier, le plus souvent à vélo. Une après-midi, elle va chercher un colis chez un inconnu qui lui donne le mot de passe. Sur le chemin du retour, sur la route de Louvain, le pneu avant de son vélo éclate. Moment de panique. En plus des lettres, elle transporte quelques grenades et deux pistolets. Un contrôle de la Sicherheitspolizei (qui supervisait la Gestapo) est toujours possible, partout. Elle finit par trouver quelqu'un qui lui répare son pneu et rentre sans incident.

Quelques semaines plus tard, elle doit partir subitement : son frère lui donne une lettre à remettre en mains propres à un officier du Quartier Général de la gendarmerie à Etterbeek. Elle prend le tram à la grand-route, de justesse : plusieurs contrôles de la Sicherheitspolizei entre Assent et Louvain l'énervent sérieusement. Elle ne connaît pas le contenu de la lettre mais Hilaire a dit que c'était très important. Elle doit rentrer sans faute avant vingt-deux heures ou trouver un abri quelque part, après cette heure on ne peut circuler en ville sans permis spécial. Mais elle rate la correspondance à Louvain et n'arrive sur place que vers vingt heures.

Au corps de garde d'Etterbeek, on la fait attendre une demi-heure. Elle entend tout à coup des bruits de voitures et de bottes et des ordres criés à haute voix. L'officier qu'elle doit voir arrive, prend la lettre et lui dit : « *Sauvez-vous vite, c'est une rafle* », puis s'encourt. Dans la rue, des Allemands en uniforme et armés de fusils ont coupé le trafic, peu dense à cette heure-là. Ma mère s'attend à être arrêtée mais personne ne lui adresse la parole. Soulagée, elle marche le long du boulevard mais la nuit tombe. Le plus vite possible, elle se rend chez des connaissances où elle se réfugie juste après le couvre-feu.

En juin 1944, après l'arrestation de son père, elle s'est sauvée à vélo avec sa petite valise, à travers champs, dans la lueur de l'aube naissante, pareille à un rêve étrange. Comme sa mère le lui a demandé, elle va d'abord prévenir les frères Jonckers, également résistants. Là on la fait entrer, on lui donne du café. Les hommes ne sont pas à la maison. Une heure plus tard, elle se remet en route pour aller chez une amie d'Hilaire à Diest. Sa maison se trouvait juste à l'angle du petit pont qui enjambe le Demer, en face de l'entrée du pensionnat. Dans la Demerstraat, où elle a fréquenté l'école avec sa sœur, elle aperçoit de loin des voitures. A sa droite, la porte d'une maison s'ouvre : « *Mademoiselle, vous n'êtes pas une fille Gemoets ? N'allez pas plus loin, votre père et votre frère se trouvent dans une des voitures.* » Maman ne connaît pas cette femme mais ne se pose pas de questions et fait demi-tour.

Après un long temps d'hésitation, elle décide de rentrer chez elle où sa mère lui raconte que, quelques minutes après son départ, les Allemands sont revenus à sa recherche. Heureusement, grâce à cette inconnue, elle leur a échappé. Plus question de rester à la maison dorénavant. Les deux premières nuits, elle dort dans le foin au-dessus d'un hangar. Le troisième jour, sa mère lui fait parvenir un billet : quelqu'un viendra la chercher. John Vandevloed, le propriétaire d'une pension de famille non loin de l'abbaye d'Averbode, l'emmène chez lui à la tombée du jour. Elle partage la chambre de sa fille Marie-Louise et donne un coup de main à celle-ci pour dresser les tables – il y a entre trente et quarante pensionnaires. On la fait passer pour une nièce.

L'hôtel est plein de vacanciers, surtout de la région d'Anvers. Dans cette pension de famille dont la nouvelle aile a été réquisitionnée par des officiers allemands, certains d'entre eux sont visiblement fatigués et découragés à la fin de la guerre ; d'autres, fanatiques, menacent de revenir avec des armes nouvelles. Ma mère apprendra plus tard que s'y cachaient aussi des Juifs. C'est là qu'elle se

trouvait le 3 septembre 1944, le jour où son frère a été fusillé – ce dont elle reste à jamais inconsolable.

Quand son père est revenu du camp de concentration, en juin 1945, tout le village est passé à la maison pour témoigner sa sympathie. Une longue file entrait par devant et sortait par derrière. Mais mon grand-père ne voulait parler ni de la guerre ni des camps, où les prisonniers mis au travail sabotaient la fabrication des V2, sauf avec un ancien déporté de la région d'Anvers qui venait lui rendre visite. Il ne supportait plus qu'on jette des restes de nourriture et exigea longtemps de manger, à l'exclusion de toute autre, avec la cuiller de métal tordu qu'il avait fabriquée là-bas. C'est en lisant « Si c'est un homme » de Primo Levi, que maman comprendra beaucoup plus tard cet étrange attachement à un objet qui agaçait ma grand-mère. Trois ans après le retour d'Allemagne de mon grand-père, une infirmière allemande qui l'avait soigné à Weimar, à sa sortie du camp, est venue le visiter chez lui avec son mari : elle lui a rapporté son chapelet qu'il avait oublié là-bas. *"Ecris-le aussi, m'a dit maman, c'est tellement beau."*

Pour conclure ces souvenirs de guerre rédigés par « devoir de mémoire », une dernière anecdote. Un commandant de bord américain, que maman avait vu tomber du ciel un jour de l'hiver 44/45, dans le verger, et qui avait été accueilli chez eux, lui avait remis son parachute en souvenir. Quand fut fixée la date de son mariage avec un jeune aviateur wallon qui venait d'obtenir « ses ailes » à la R.A.F., sa mère et ses sœurs ont mis des heures à découdre les coutures très serrées de ce magnifique parachute blanc, très fin, avec un reflet argenté, dont une couturière allait faire sa robe de mariée. Le 8 septembre 1948, je peux encore le voir sur une photo ancienne, maman resplendit au bras de papa dans sa robe en soie de parachute. La paix l'a emporté sur la guerre.

Recueilli sur le site web : <http://phmailleux.e-monsite.com/pages/hilaire-et-lea-gemoets-heroiques-resistants-de-la-guerre-40-45-un-ecrit-de-tania-blogs-libre-belgique.html>

NDLR : Merci Madame pour ce magnifique récit.

Nous entamons dans ce bulletin l'historique des divers mouvements de résistance belge qui oeuvrèrent durant la seconde guerre mondiale.

BREF APERÇU DE LA RESISTANCE BELGE 1940-45

(Sources : Adeline Remy "L'Engagement des Femmes dans la Ligne d'Évasion Comète (1941-44)".

Plusieurs des mouvements, réseaux de renseignements et lignes d'évasions qui suivent furent en relation directe avec Comète. (Les noms cités ne font pas le monopole d'une histoire qui est mal connue. Si d'autres noms devraient apparaître suivant l'opinion d'un lecteur, qu'il nous le mentionne.

Notre Site est une base d'échange, d'information et d'histoire et de mémoire. Comme le dit Adeline Remy, nous ne reprenons ci-dessous que les formations résistantes qui ont eu le plus d'impact en Belgique.

En Angleterre, à partir d'octobre 1940, Hubert Pierlot, Albert de Vleeschauwer, Camille Gutt et Paul-Henri Spaak forment une équipe constituant « notre gouvernement Belge en exil ».

En Belgique, des mouvements patriotiques et des réseaux de renseignements et d'évasion se forment. En général, surtout les réseaux de renseignements et d'évasion travaillent avec la collaboration du gouvernement de Londres. La Ligne Comète restera toujours indépendante de Londres, même si des accords sont passés garantissant une aide financière (un pilote passé = un forfait financier). Cette aide financière garantit en grande partie le fonctionnement de la Ligne (faux papiers, trains et autres déplacements, passeurs dans les Pyrénées, habillement, nourriture).

Mouvements :

- « Armée Secrète » (A.S.) (Jules Bastin – Jules Pire)
- « Le Front de l'Indépendance » (F.I.) (Pierre Joye, Fernand Demany)

A fondement surtout communiste, regroupe cependant des adhérents de tout milieu.

Presse clandestine : « Le Front », « Partisans » et « Milices Patriotiques »

- « Socrate » : organisme à aspect humanitaire
- « Le Mouvement National Belge » (M.N.B.) (Camille Joset)

Presse clandestine : « La Voix des Belges » - « De stem der Belgen »
 - « Le Groupe Général de Sabotage » (Groupe G) (André Wendelen)
 Soutenu par le S.O.E. (service de Sabotage britannique)

- « L'Armée de la Libération » (A.L.) (André Delfosse)

Presse clandestine : « La Vérité »

-....

Réseaux : (Statuts A.R.A. : Agents de Renseignements et d'Action)

de renseignements :

- « Luc-Marc » (Georges Leclercq, Max Londot)

- « Zero » (Fernand Kerkhofs - William Ugeux)

Presse clandestine : « La Libre Belgique », « Le XXe siècle »

Les deux réseaux ci-dessus travaillent avec la Sûreté de l'Etat Belge et non les services britanniques.

- « Clarence » (issu du réseau « La Dame Blanche » 14-18) (Walthère Dewé)

- « Martiny-Daumerie » (Joseph Daumerie – Constant Martiny)

- « Mill » (Adrien Marquet – René Clippe) Travaille pour la « Secret Intelligence Service ».

- "Tegal" (Pierre Hauman)

- « Beagle » réseau d'observations météorologiques (Albert Toussaint)

- « Beaver »

-

d'évasion:

- « EVA » section du réseau Zero, travaille avec Comète à partir de 1943.

- « Bruxelles-Tourcoing-Roubaix »

- « Martiny-Daumerie », première ligne d'évasion créée

- « Jam » (Vers le Jura)

- « Tempo » (vers la Suisse) Relais de la « Ligne Dragon » (prisonniers de guerre français)

- « Groupe Jean » (prisonniers de guerre évadés d'Allemagne surtout)
 - " Luc-Marc" a sa part dans l'évasion
 - « Sabot » et « Nanson » (Belges en France, vers l'Espagne et le Portugal) (Pierre Bouriez)
 - « Comète » (Dédée De Jongh), et « Mission Marathon » (J. de Blommaert de Soye) : regroupements des aviateurs dans les forêts Ardennaises et de Freteval (France) 1944 ; succès de l'opération.
 - "Pat O'Leary" (Albert Guérisse, médecin)
 - "Clarence" section évasion, du côté de Val Dieu, Eysden (Raphaël de Liedekerke), Liège, vers Givet et la France (Goffin)
-

Réseaux de moindre étendue, mais tout aussi efficaces dans leur domaine et leur région :

- "Groupe de Roubaix et Ali-France" (Joseph Dubar, alias Jean de Roubaix)
- "Benoit" Belges dans le Sud de la France, civils et militaires réfugiés de la débâcle.
- (Hervé Doyen) - 1940-42
- "Portemine", un dérivé de "Zero". Schaerbeek (G. Lechein - R. Roovers)
- "A.B.C." petit réseau lié au M.N.B.- août.1940-oct.1941 - (Jean Nys - F. Gennotte)
- "Possum" évasion par Lysander, origine à Neufchâteau (Belgique) pour devenir effectif dans la région de Reims (Fismes) - (D. Potier - G. d'Oultremont-temporairement) Août-déc.1943.
- "Manipule" évasion par train jusque entr'autres St Jean de Luz. Réseau français se ramifiant jusque Givry (Belgique) - (A. Jaupart)
- "Rose-Claire" 1942 (Charles de Hepcée et Anselme Vernieuwe).
- "Paris-Dutch" (protestants) de la Hollande à l'Espagne ou la Suisse.
- "Françoise" continuation de la "Pat O'Leary, effective surtout dans le Sud de la France (1943) (Françoise Dissard)

L'Armée secrète belge

En août 1940 le capitaine-commandant BEM Charles Claser (Charly Claser), né le 27 juillet 1901 à Alost, avait mis sur pied la *Légion Belge* (LB) qui eut rapidement une action de grande efficacité. Mais le réseau fut ensuite victime des services ennemis qui tentèrent de l'infiltrer. C'est ainsi que, trahi par le redoutable traître Prosper de Zitter dit le « Capitaine Jackson », l'homme à la phalange amputée, Charly Claser, après avoir été incarcéré à la prison d'Etterbeek puis de Saint-Gilles et de Forest, sera emmené en Allemagne en février 1944 vers le camp d'Esterwegen avec de nombreux compagnons de la Légion Belge. Le 15 mars, il sera transféré à la forteresse de Gross-Strehlitz, puis au camp d'extermination de Gross-Rosen en Silésie, réduit à un état squelettique. Il s'y éteindra le 12 décembre 1944. Un témoin, le docteur André, nous dit dans ses mémoires: "*quand je le vis emmené vers le crématoire, j'eus l'impression que notre Patrie perdait le meilleur de ses enfants*".

Vers la même époque, sans s'être concertés, Robert Lentz, colonel BEM de réserve, avait fondé l'Armée Belge Reconstituée (ABR). Robert Lentz était né à Gand le 20 octobre 1885 ; il fut arrêté à son domicile le 8 mai 1941 et incarcéré à la prison de Saint-Gilles ; transféré en Allemagne il aboutira le 23 janvier 1945 au camp de concentration de Sachsenhausen jusqu'au 25 avril 1945 où il participa à la "marche de la mort". Enfin libéré le 4 mai 1945 il rentre à Bruxelles le 13. La santé ruinée, il s'éteignit le 10 novembre 1949 à Bruxelles.

Ces deux mouvements de Résistance armées décidèrent de joindre leurs forces afin d'avoir plus d'efficacité, et prirent le nom unique de *Légion Belge* (LB)

Ce sera le colonel Jules Bastin, qui avait pris la succession de Claser, qui en fera en 1942 l'Armée de Belgique. Le colonel Jules Bastin né à Roux le 29 septembre 1891 sera arrêté pour la troisième fois le 25 septembre 1943 et décéda au camp de Gross-Rosen le 1^{er} décembre 1944.

Le 1^{er} juin 1944, l'**Armée de Belgique** prit l'appellation d'**Armée Secrète** (AS), par laquelle elle reste connue actuellement, l'Armée Secrète était alors sous le commandement du général Jules Pire.

L'Armée Secrète, qui avait la confiance du gouvernement belge de Londres, opéra toujours sur ordre de celui-ci. Composée de toutes les couches de la population l'AS s'est toujours tenue à l'écart des questions politiques. En vertu de l'instruction intitulée "Cheval de Troie", le gouvernement de Londres lui avait conféré un statut militaire officiel qui différençait ainsi l'AS des autres mouvements de Résistance.

L'AS fut très active sur le terrain et mena de nombreuses actions stratégiques et tactiques telles que:

- Sabotages dès la fin de 1943 en prévision du débarquement des Alliés et qui se sont intensifiés dès le 6 juin 1944.
- Opérations de harcèlement armé dès le début de septembre 1944.
- Actions d'anti-destruction qui, en maintenant intact les infrastructures utiles, ont apporté une aide efficace à la libération de la Belgique.
- la protection du port d'Anvers en coopération avec plusieurs groupes de Résistance. Selon le Général Eisenhower cette action d'éclat aurait raccourci la durée de guerre de plusieurs semaines.

Pertes humaines

Environ 4 000 membres de l'Armée Secrète belge périrent jusqu'à la Libération:

- 1 068 en action (dont 9 femmes)
- 657 furent exécutés (dont 8 femmes)
- 2 195 sont morts durant leur incarcération (dont 52 femmes)
- 12 périrent suite à un accident en service commandé (dont 1 femme)

Recueilli sur le site web :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Cat%C3%A9gorie:R%C3%A9sistance_belge

Walthère DEWE

Walthère Dewé est certainement un des plus grands résistants belges, on pourrait même ajouter l'un des plus grands de toute la résistance européenne, car il fut, à ma connaissance, le seul homme qui fonda un réseau de renseignements clandestin au cours des deux guerres mondiales.

Dès septembre 1939, il constitue « le Corps d'observation belge ». Ce Corps va notamment recueillir en Allemagne des informations sur l'industrie, les armements, les forces militaires du Reich. Il prévient Belges, Britanniques et Français qu'une invasion est imminente et demande que l'on renforce immédiatement les mesures de défense... Mais c'est déjà trop tard !

Dès le mois de juin 40, il fonde un nouveau réseau de renseignements appelé « Clarence ». Il est aidé en cela par l'ingénieur Hector Demarque. Dewé recommence alors sa vie de proscrit et parcourt le pays pour recruter des agents, nouer des contacts, développer son organisation de renseignements. Son réseau comptera jusqu'à 1547 personnes.

Le 14 janvier 1944 il est arrêté par la police allemande mais il parvient à s'échapper et se sauve vers la rue de la Brasserie à Ixelles. Hélas pour lui, un officier de la Luftwaffe, montant cette rue lui barre le passage et, avec son revolver, tire sur lui et le tue. La Résistance perdait le plus grand de ses chefs.

Recueilli sur le site web :

http://www.maisondusouvenir.be/resistance_40_45_leonard.php

Pour jouir de ce bonheur qu'on cherche tant et qu'on trouve si peu, la sagesse vaut mieux que le génie, l'estime que l'admiration, et les douceurs du sentiment que le bruit de la renommée.

Jean Le Rond d'ALEMBERT

Site Web

Nous avons entrepris de recenser les 413 héros fusillés de la Citadelle de Liège en montant un programme « powerpoint » où chaque dia (en couleur) représente

les renseignements sur le civil fusillé par les Allemands. Il sera bientôt à votre disposition sur le site de l'association : www.mnr-nmw.be.

Sur ces dias, il y a des points d'interrogation où des photos manquantes. Nous sommes à leur recherche. Cela pourra prendre plusieurs mois ou plusieurs années.

Un exemple vous est présenté ci-dessous (en noir et blanc).



Les flèches vous renseignent les manquants. Et Malheureusement, il en manque beaucoup.

Si vous pouviez nous aider à recueillir certains de ces renseignements, vous nous feriez grand plaisir.

M. CAILLET

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne: ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées.

CHATEAUBRIAND
Mémoires d'Outre-tombe

Dans tout ce qu'on entreprend, il faut donner les deux tiers à la raison et l'autre tiers au hasard. Augmentez la première fraction, et vous serez pusillanime. Augmentez la seconde, vous serez téméraire.

Napoléon I

Le Mémorial de Sainte-Hélène

L'argent, jusqu'à ce jour, était le fumier dans lequel poussait l'humanité de demain; l'argent, empoisonneur et destructeur, devenait le ferment de toute végétation sociale, le terreau nécessaire aux grands travaux qui facilitent l'existence.

Emile ZOLA

L'Argent

*Le Médecin Général-Major Edgard EVRARD,
Médecin militaire, aviateur, évadé de guerre,
Historien*

Né à Obaix (Hainaut) le 28 septembre 1911. Décédé à Bruxelles le 1 juillet 1999.
Membre d'honneur des Vieilles Tiges de l'Aviation belge.



Sa carrière de médecin en aéronautique

Classé premier au concours d'admission à l'Ecole Royale du Service de Santé militaire, il est admis comme élève médecin le 14 août 1930

Diplômé Docteur en médecine en juillet 1935, il est désigné en juin 1936 pour le Service de Santé de l'Aéronautique militaire.

Octobre 1936: mutation au Service de Santé du 1er Régiment d'Aéronautique à Gossoncourt où il effectue plus de 500 heures de vol entre 1936 et le début des hostilités en 1940.

1er décembre 1937: accident aérien en Fairey-Fox avec le Sous-Lieutenant Roland Roelandt comme

pilote. Tous deux sont contraints d'évacuer l'avion en perdition à la suite d'une panne d'instruments due au givrage.

De mars 39 à janvier 1940, il est attaché au laboratoire médical des Etablissements de l'Aéronautique Militaire à Evere.

Février 1940 : affectation au 3^e Régiment d'Aéronautique à Evere

Après avoir quitté la Belgique le 6 juin 1942, il est incarcéré au Camp de Clairfont en France d'où il s'évade. Refait prisonnier après le passage de la frontière en Espagne, il est interné dans le camp de concentration de Miranda de Ebro où il séjournera sept mois et demi.

Arrivé à Londres le 1^{er} mai 1943, il s'engage dans la Medical Branch de la RAF. Le 8 septembre 1944, il est désigné comme médecin d'une RFA/Belgian Recruiting mission à Bruxelles. Après un retour à Londres fin mai 1945 et sa nomination au grade de Squadron Leader, il rentre en Belgique le 1^{er} mars 1946 pour devenir Chef du Service de Santé.

Promu Colonel médecin en mars 1959, il est attaché à la Direction Générale du service de Santé des Forces armées.

Nommé Général-major médecin le 26 décembre 1964, il est muté à la Délégation permanente belge au Conseil de l'Atlantique Nord à Paris.

Le 1^{er} octobre 1968, il est nommé Inspecteur Général du Service de Santé des Forces Armées, fonction qu'il occupe jusqu'à sa mise à la retraite en octobre 1970.

Il entre dès son passage à la vie civile à l'Agence européenne de contrôle de la circulation aérienne. Il y crée le service médical qu'il dirige jusqu'en 1981.

Recueilli sur le site web :

<http://www.vieillestiges.be/fr/rememberbook/contents/32>
où vous aurez sa carrière en long et en large.

Savoir où l'on veut aller, c'est très bien; mais il faut encore montrer qu'on y va.

Emile ZOLA
